

de l'instinct sexuel dans les ganglions du grand sympathique, du bas-ventre et les organes génitaux. Pourtant des faits pathologiques ou accidentels nombreux auraient dû montrer que normalement il fallait rapporter à l'activité d'une partie du cerveau tous les actes relatifs à l'instinct sexuel; partie du cerveau dont les organes génitaux peuvent bien susciter l'action lorsqu'ils sont dans un état déterminé, mais qui détermine elle-même l'action spéciale de ces organes, par suite de pensées suscitées par la vue d'objets ou l'audition de paroles qui s'y rapportent.

Il n'est pas très rare de voir des enfants portés impérieusement aux rapprochements sexuels avant la menstruation chez les filles, avant l'époque de la production du sperme chez les garçons. Les désirs sexuels et toutes les pensées qui s'y rapportent persistent souvent chez les vieillards alors que les organes génitaux sont dans l'impossibilité d'y satisfaire. Le fait est encore plus frappant chez les eunuques. C'est par suite de l'influence que les idées dues à l'activité de cet instinct ont sur les autres pensées que le garçon et la fille changent de caractère, cessent d'être enfants, lorsque la partie correspondante du cerveau se développe. Bien qu'en général il y ait corrélation ou solidarité dans le développement de cette partie et les organes génitaux externes, il n'est pas très rare de rencontrer l'un développé sans l'autre, de voir surtout les organes extérieurs développés et les idées de rapprochement sexuel ne pas se manifester, malgré divers genres d'excitation qui pourtant suffisent pour la majorité des individus, et qui, à un moment donné, lorsque l'instinct se développe, suffisent après avoir été insuffisants jusque là. De peur de sortir des bornes qui nous sont imposées nous renverrons à Gall et à Georget pour l'étude des différents ordres d'idées relatives à cet instinct et pour celle de l'influence de ces idées sur les organes ou des organes sur celles-ci.

§ III. — De l'instinct maternel.

Cet instinct, que Gall appelait *instinct de l'amour de la progéniture*, est celui qui fait aimer et protéger les enfants par leurs parents. Son *siège* n'est pas encore précisé, malgré l'opinion de Gall qui le place à la partie postérieure des hémisphères cérébraux. C'est en vertu de cet instinct que la nature s'assure de l'existence et de la prospérité des êtres procréés; il concourt donc comme le précédent à la conservation de l'espèce. Il se manifeste dans tous les animaux (voy. Gall, t. III, p. 417-423), seulement il a une énergie plus ou moins grande suivant les espèces et suivant les sexes, et presque toujours la femelle le possède à un degré plus

élevé que le mâle. Dans l'espèce humaine, dès l'âge le plus tendre, la nature fait prévaloir la femme au rôle de mère et la fait passer par différents degrés d'instruction, pour la préparer à sa destination future. Certaines femmes éprouvent une joie inexprimable au moment où elles sentent les premiers mouvements de leur fruit. Plus tard, quand elle a mis au monde son enfant, la mère ne dévoue-t-elle pas sa vie entière au bonheur de celui à qui elle a donné le jour? (Voy. Gall, *ibid.*, t. III, AMOUR DE LA PROGÉNITURE, p. 415.)

Gall a manifestement démontré que cet instinct est absolument différent de l'instinct de la propagation ou instinct sexuel, bien qu'inné comme lui. Partout où il existe, il se développe même avant ce dernier; il est en pleine activité avant qu'il soit survenu le moindre changement dans les parties sexuelles. L'instinct de la propagation est extrêmement ardent chez les mâles de certaines espèces, tels que le coq, le chien, le sanglier, le cerf, sans que ces mâles prennent le moindre intérêt aux petits. Chez l'homme, l'instinct de la propagation est d'ordinaire plus actif que chez la femme, et l'amour des enfants est au contraire moindre chez lui que chez la femme. Ce fait est habituel dans le règne animal, bien qu'on observe des exceptions. Il est des exemples fréquents de femmes extrêmement voluptueuses qui sont de très mauvaises mères et réciproquement. C'est du reste dans Gall qu'il faut chercher la description des idées qui se rapportent à cet instinct chez l'homme et chez les animaux, ainsi que les différences frappantes qu'il offre dans ses manifestations d'un sens à l'autre et d'une espèce à l'autre. Ce n'est point, comme on l'a pensé quelquefois, un acte de l'ordre des *habitudes*, volontaire ou factice, mais un instinct résultant de l'organisation, variant comme elle, mais toujours naturel ou inné, qui devient chez les animaux, surtout chez l'homme, un besoin et une passion qui en même temps qu'il leur procure les plus grandes jouissances ou les plus grandes peines, comme tout ce qui se rattache aux instincts, conduit à la conservation de l'espèce. Comme pour les autres instincts aussi, tant chez les animaux que chez l'homme, il y a des exemples, où par défaut de développement de son organe, ce penchant ne se manifeste pas ou presque pas, tant chez la femme que chez l'homme. L'instinct maternel a souvent été considéré comme faisant partie des instincts altruistes ou sociaux, parce qu'on l'a confondu avec les manifestations de l'attachement et de la bonté qu'il suscite, mais qui ne lui sont pas inhérentes, puisqu'elles manquent souvent.

En outre, l'observation des animaux montre l'instinct de la maternité chez des animaux qui ne possèdent aucun des instincts

sociaux. Quelque perfectionnement que cet instinct reçoive de la civilisation, l'influence de plus en plus croissante de la société sur la famille fait reconnaître souvent que l'enfant constitue pour la mère, comme pour le père, une simple possession personnelle, objet de domination et souvent de cupidité plus que d'affection désintéressée. En comparant les divers états sociaux du globe, on saisit encore mieux le caractère égoïste de cet instinct, qui avant d'être perfectionné par la société, conduit souvent à vendre les enfants ou même à les tuer pour de simples motifs personnels, comme dans les sociétés plus avancées on voit ces mêmes motifs déterminer habituellement les professions ou les mariages.

L'instinct maternel se développe de bonne heure du moins chez les filles, mais d'une manière peu intense dans l'enfance, de telle sorte qu'à cet âge celui d'attachement qui lie les enfants à leurs parents l'emporte de beaucoup sur lui. Mais après que s'est développé l'instinct sexuel, l'instinct maternel prend une grande énergie aux dépens des instincts d'attachement et de vénération même, de manière à l'emporter de beaucoup sur eux; ce qui lie la mère et le père à leurs enfants plus qu'à tout individu et en fait le lien le plus profond de la famille, base elle-même de la société; en même temps il assure l'existence de ces derniers.

b. — *Instincts de perfectionnement.*

Plus élevés et généralement moins énergiques que les précédents, ces instincts se rapportent plus particulièrement à la vie animale, tandis que les précédents concernent au fond la vie végétative. Bien que ne se manifestant ordinairement que là où il y a déjà réunion en société, du moins à l'état d'ébauche, ils se rattachent comme les précédents à l'égoïsme, parce qu'ils ne poussent l'être à améliorer sa condition que pour sa satisfaction personnelle. Cette amélioration s'obtient de deux manières très différentes, mais quelquefois nécessairement coexistantes: 1° par la destruction des obstacles vivants ou inanimés; 2° par la construction des moyens. L'instinct destructeur accompagne l'instinct nutritif chez tous les carnassiers et les omnivores. Aucun animal même herbivore ne saurait exister si le besoin de détruire n'accompagnait celui de se nourrir et de se défendre; c'est par là que se procurent des aliments tous ceux qui se nourrissent d'êtres vivants. Cet instinct en particulier est souvent surexcité par l'action normale ou exagérée des instincts précédents, tels que le nutritif et le sexuel, ainsi qu'on en voit souvent des exemples chez l'homme et beaucoup de mammifères et d'oiseaux. L'instinct de construction s'observe dans

un plus grand nombre d'espèces qu'on ne semble l'indiquer habituellement. Il se rencontre jusqu'à dans les larves aquatiques ou terrestres d'un grand nombre d'insectes, chez un grand nombre d'insectes parfaits, chez certains poissons même et beaucoup de vertébrés plus élevés, tant oiseaux que mammifères, mais à des degrés très variés d'une espèce et d'un sexe à l'autre. C'est surtout chez les femelles, lors de l'activité de l'instinct maternel, que cet instinct entre en jeu; tandis que l'action de l'instinct destructeur coïncide habituellement avec celle du sentiment de conservation, ce qui les a souvent fait confondre ensemble. Ces deux instincts, celui de destruction et celui de construction ou industriel se développent surtout chez les êtres réunis en société, et c'est là principalement que leur utilité devient manifeste; ils siègent tous deux dans la partie postérieure et inférieure des lobes du cerveau, près de l'instinct maternel.

§ IV. — *De l'instinct militaire ou destructeur.*

Nous comprenons sous ce titre ce que Gall décrit sous le nom d'*instinct carnassier*, de *penchant au meurtre*. Il y a dans l'homme, dit Gall, une inclination qui va par gradation, depuis la simple indifférence à voir souffrir les animaux et depuis le simple plaisir de voir tuer, jusqu'au désir le plus impérieux de tuer. On observe que parmi les enfants, comme parmi les adultes, parmi les hommes grossiers et parmi ceux qui ont reçu de l'éducation, les uns sont sensibles et les autres sont indifférents aux souffrances d'autrui. Quelques-uns même goûtent du plaisir à tourmenter les animaux, à les voir torturer et tuer sans qu'on puisse en accuser l'habitude ou une mauvaise éducation.

Gall cite des exemples où ce penchant est porté à un très haut degré. Il montre ensuite combien l'instinct de la guerre s'est manifesté chez tous les peuples à toutes les époques, et que cet instinct est le même chez l'homme que l'*instinct carnassier* proprement dit, qui, chez les animaux, porte à tuer pour tuer. Que l'on songe aux meurtres qui se commettent tous les jours, que l'on se rappelle le duel et l'on sera persuadé qu'il y a dans l'homme un penchant inné qui le porte à la destruction de sa propre espèce? Où est l'animal qui exerce plus de fureur que l'homme contre tous les animaux et contre ses semblables? Cet instinct, dans l'aliénation mentale, peut porter les individus à se détruire eux-mêmes ou bien leurs semblables, d'où le suicide et l'homicide. (Voir Gall, 1823, *ibid.*, t. IV: INSTINCT CARNASSIER, PENCHANT AU MEURTRE, p. 64, et ALIÉNATION DU PENCHANT POUR LES RIXES, p. 15.)

§ V. — De l'instinct industriel ou de construction.

Sous cette dénomination, on désigne le penchant qui porte l'homme et les animaux à la construction de tout ce qui peut améliorer leur sort. Gall avait bien pensé à cet instinct, mais il l'avait un peu restreint en le désignant sous le nom de *sens de mécanique, sens de construction, talent d'architecture*. Cet instinct, qui se trouve surtout chez l'homme, mais aussi chez un assez grand nombre de vertébrés et d'articulés, tend à acquérir une activité de plus en plus grande, à mesure que la civilisation fait des progrès, tandis que l'instinct militaire diminue dans la même proportion.

Chez l'homme, l'instinct industriel se manifeste à chaque moment de la vie.

On ne peut pas dire que si l'homme se construit des maisons, des palais, que s'il s'abrite contre l'inclémence de l'air, c'est par une impulsion de besoin : non, c'est en vertu d'un instinct qui est dû à une organisation particulière.

Si les impressions antérieurement reçues, nos besoins, la réflexion, la raison, étaient les sources de nos arts, leurs progrès devraient être en proportion directe avec le nombre des impressions reçues, l'urgence de nos besoins, et avec le degré d'activité de nos facultés intellectuelles. Mais que l'on considère les arts chez des individus ou chez des nations entières, on trouvera que ces circonstances peuvent bien déterminer la nature, la direction de nos arts et de nos inventions, en favoriser les progrès, mais nullement en faire naître le talent.

Que l'on observe les enfants, même ceux d'une même famille, ceux rassemblés dans la même école, qui sont environnés des mêmes objets et voient les mêmes exemples : tandis que les uns se livrent à leurs divers penchants, les autres sont constamment occupés à dessiner avec du charbon, de la craie, du crayon, différents objets sur les murs, sur le parquet, sur les tables, sur du papier, à découper ou à façonner en cire différents objets. A peine le jeune Vancanson a-t-il regardé le mouvement d'une pendule à travers une fente de son étui, qu'il fait une pendule de bois sans autres outils qu'un mauvais couteau. (Voir Gall, *ibid.*, Paris, 1823, t. V, SENS DE CONSTRUCTION, p. 459.)

B. — Instincts d'intérêt indirect ou d'ambition.

Entre l'intérêt direct propre à l'individu isolé et le vrai sentiment social, il existe un intérêt indirect qui, sans cesser d'être per-

sonnel, se rapporte aux liaisons de chacun avec les autres, pour en tirer des satisfactions individuelles. Ce sont l'orgueil ou le besoin de domination, et la vanité ou le besoin d'approbation. Ces deux penchants deviennent sociaux sous le point de vue de leurs moyens de satisfaction qui rendent leurs tendances beaucoup plus modifiables que celle des instincts précédents ; la vanité surtout est dans ce cas. Ce fait a même conduit à une grossière erreur, consistant à croire que la réunion en société est due à la vanité, tandis que celle-ci suppose la société.

L'envie est un sentiment égoïste qui se rattache à l'ambition et à la vanité ; mais plus particulièrement à l'ambition qu'à tout autre instinct. Il est suscité habituellement par l'orgueil ou la vanité qui par association d'idées mettent souvent en jeu tel ou tel des autres instincts égoïstes. C'est par là que se vérifie l'assertion de Bacon ; que de toutes les affections humaines c'est la plus constante et la plus opiniâtre, au lieu que les autres passions ne se font sentir que de temps en temps et à raison des causes individuelles et accidentelles qui les excitent et les provoquent. C'est par cette continuité aussi qu'elle réagit sur les viscères digestifs et détermine une altération de la constitution et une lividité ictérique (*livor*) du teint que les autres passions ne produisent point parce qu'elles sont moins continues (Bacon, Descartes).

§ VI. — De l'orgueil, ambition temporelle ou besoin de domination.

Fierté, orgueil, arrogance, dédain, suffisance, présomption, insolence, etc., dérivent de la même source. Les hommes ont tous une tendance au despotisme, mais comme il n'y a guère de vœux durables sans espérance, la tendance au despotisme est limitée dans la plupart d'entre eux par le sentiment de l'impuissance, et elle se borne à acquérir la supériorité dans la classe où l'on peut espérer de s'élever.

Il en résulte seulement dans chaque homme un désir inquiet d'élévation qui l'éveille, le tourmente et le tient souvent agité pendant toute sa vie. L'idée de distinction étant une fois établie, elle devient dominante et cette passion subséquente anéantit celle qui lui a donné naissance. Dès qu'un homme s'est comparé à ceux qui l'environnent et qu'il a attaché de l'importance à s'en faire regarder, ses véritables besoins ne sont plus l'objet de son attention et de ses démarches. S'il ne peut pas être, il veut au moins paraître ; et de là, dans la plupart, le goût de la décoration extérieure et de tout ce qui peut donner aux autres l'idée du pouvoir.

Ce sentiment intérieur, dit Gall, suivant qu'il coexiste avec des

qualités différentes, se manifeste de tant de manières diverses qu'il semble quelquefois en contradiction avec lui-même, et cependant, quelque forme qu'il revête, c'est toujours l'orgueil, la hauteur.

Quelques formes variées que revêtent l'orgueil et la hauteur, ils n'en sont pas moins indispensables. Dès que l'homme était destiné à vivre en société, les uns devaient naître pour obéir et les autres pour dominer.

Si l'on considère ce besoin dans l'état de maladie, on voit qu'il peut être porté à un degré extrême. Ainsi on trouve des aliénés qui se croient Dieu, le soleil, Mahomet, Charlemagne, Napoléon, etc. (Voir Gall, *ibid.*, 823, t. IV, ORGUEIL, p. 248.)

§ VII. — *De la vanité, ambition spirituelle ou besoin d'approbation.*

Il ne faudrait pas croire que ce besoin est le même que celui de l'orgueil. Ainsi l'orgueilleux est pénétré de son mérite supérieur et traite du haut de sa grandeur, soit avec mépris, soit avec indifférence, tous les autres mortels. L'homme vain attache la plus grande importance au jugement des autres et recherche avec empressement leur approbation. L'orgueilleux compte que l'on viendra rechercher son mérite; l'homme vain frappe à toutes les portes pour attirer sur lui l'attention.

La vanité, l'amour de la gloire, peuvent se porter sur divers objets. Ainsi, la femme place sa vanité dans sa parure, l'homme d'État la place dans les emplois, le soldat dans les distinctions de pure convention qui peuvent lui faire croire qu'il est au-dessus de ses semblables. Ce sentiment est aussi général qu'il est bienfaisant et pour l'individu et pour la société; c'est un des ressorts les plus puissants, les plus désintéressés qui déterminent le choix de nos actions. De combien de faits éclatants, de généreux dévouements, d'efforts admirables, l'histoire de l'espèce humaine serait-elle privée sans l'influence de cette qualité! (Gall).

La vanité est un mobile d'une grande importance, elle donne naissance au luxe et à l'ostentation qui, loin d'être la source de la corruption et de la ruine des peuples, deviennent l'appui des arts, des sciences, l'âme du commerce, l'agent de la grandeur et de l'opulence d'une nation.

La vanité existe aussi à des degrés différents dans les différents individus et suivant les sexes et même chez certains animaux; mais il est inutile d'entrer dans des détails à cet égard.

ARTICLE II. — DES INSTINCTS SOCIAUX OU FACULTÉS MORALES.

On donne ce nom à un ensemble de *penchants* ou d'*instincts* qui

ont reçu aussi le nom d'*instincts sympathiques* ou *altruistes*, tels que l'attachement ou l'amitié, la vénération, la bonté qui dirigent l'entendement et la conduite, non plus seulement d'après des motifs et des impressions venues du dedans, de nos propres viscères, c'est-à-dire purement individuels, mais aussi d'après des sentiments qui suggèrent les choses ou les êtres du dehors. Ce sont eux qui nous conduisent à subordonner notre existence, nos actions à celle d'*autrui* et à les accomplir pour autrui autant ou plus que pour soi. Ils ont pour conséquence de stimuler notre activité et de la mettre en harmonie avec celle des autres, ce qui l'empêche d'être stérile. Ces penchants existent non-seulement chez l'homme, mais dans beaucoup d'espèces animales, ainsi que Gall l'a démontré physiologiquement. Ils sont la source de l'état de domesticité et de sociabilité de plusieurs d'entre elles, chez les ruminants en particulier, bien plus que l'instinct de conservation ou de nutrition et que l'impossibilité de fuir, de se défendre, etc. L'existence et le grand développement de ces penchants n'indique point chez l'homme et les animaux une faiblesse des facultés intellectuelles, comme souvent on semble le croire. Il est au contraire fréquemment associé à des facultés intellectuelles très élevées. Le but final de toute éducation, de toute société ou association humaine, est de subordonner autant que possible les instincts personnels aux instincts sociaux, en rapportant toutes les actions qui nous concernent individuellement à l'humanité. L'état social tend toujours à cette inversion de l'économie individuelle, puisqu'il conduit incessamment à faire sentir la nécessité de développer les instincts les moins puissants naturellement, c'est-à-dire les facultés morales, aux dépens des instincts égoïstes qui sont les plus énergiques et qu'il tend toujours à comprimer et à amoindrir.

L'infériorité de puissance des instincts sociaux pris en eux-mêmes et comparés aux instincts égoïstes trouve cependant une certaine compensation dans leur aptitude naturelle à un essor plus complet, dans la possibilité de les mettre en jeu plus longtemps sans fatigue, avec une plénitude de satisfaction et une absence d'obstacles de la part des autres êtres qu'on n'éprouve pas quand il s'agit des autres instincts. Sous ce rapport ce n'est que chez les êtres réunis en société que ces particularités dernières se réalisent complètement; mais il est incontestable que ces penchants se rencontrent dans un grand nombre d'espèces animales et y offrent parfois plus d'intensité que chez l'homme.

Les instincts étudiés précédemment dirigent la conduite d'après des motifs résultant uniquement des impressions venues des viscères internes; or, la multiplicité et la variation de celles-ci sous

un nombre d'influences extérieures infini ne lui permettent aucune direction constante, aucun caractère habituel, en dehors de la courte durée des exigences plus ou moins régulièrement périodiques des principaux appétits. Il faut que l'animal se subordonne aux lois plus régulières, plus fixes, plus durables de quelque être existant hors de lui, s'il veut trouver quelque part la source d'une certaine stabilité dans ses pensées et ses actions. Aussi la mobilité d'esprit et d'action des individus qui n'observent pas ce qui existe autour d'eux ou qui sont ignorants est-elle proverbiale. Or cette condition, de se subordonner à quelque chose existant hors de nous, ne se réalise au fond que sous l'impulsion des penchants qui disposent chacun à vivre lui-même pour les autres. De là vient que tout animal ne songeant à rien de ce qui est hors de lui, ne vivant que pour lui-même, se trouve pour cela seul, amené à une alternative de torpeur dite stupidité et d'agitation déréglée; or ces deux caractères, dont certaines espèces animales nous offrent naturellement des exemples, deviennent des points de comparaison habituels et très exacts pour qualifier certains hommes.

Le principal progrès de chaque être vivant consiste donc à perfectionner l'accord à établir entre les actes dus à l'influence nécessaire des instincts égoïstes et des besoins, et ceux dus à l'influence des *facultés morales*, et surtout à subordonner les premiers à ces dernières. La morale, en tant qu'actions, consiste précisément dans l'accomplissement de plus en plus prononcé de cet accord et de cette subordination; par *monde moral* on entend toutes les idées qui s'y rattachent et ont pour point de départ ou pour sollicitateur les instincts sociaux.

Sous un autre point de vue la *morale* comprend l'ensemble des règles que dans les sociétés l'observation et l'expérience conduisent à formuler pour atteindre cet accord et cette subordination. Ces règles se rapportent, comme on sait, à chacun des modes d'agir de chaque instinct tant égoïste que social et varient sous quelques rapports d'un point du globe à l'autre selon que les sensations habituelles et la constitution des hommes qui les habitent exagèrent ou diminuent l'action des divers instincts.

On donne le nom de *facultés morales* à l'ensemble des instincts altruistes, parce que leur exercice naturel est la base de la *morale spontanée*, en ce qu'elles tendent constamment à nous faire agir pour les autres et ainsi à nous perfectionner individuellement.

On leur donne aussi le nom de *sens moral*, parce que nos facultés intellectuelles jugent dans tel ou tel sens les choses perçues, selon la nature de l'émotion que cette perception fait éprouver à nos in-

stincts; et cette émotion varie selon leur développement naturel, ou acquis par l'exercice habituel.

La *conscience*, dans l'acception ordinaire du mot, est un mode d'émotion ou de modification de l'ensemble des instincts altruistes (dit ordinairement *sens moral*), entraînant une activité correspondante des facultés de l'entendement ou raison. De même qu'une sensation agréable ou douloureuse n'est autre chose qu'une modification des organes des sens qui en sont le siège, plus ou moins prononcée selon leur développement (naturel ou acquis par l'éducation); de même nous jugeons telle action comme bonne ou mauvaise avec plus ou moins de délicatesse, d'énergie et de spontanéité, selon le degré de développement ou d'abaissement (naturel ou dû à l'éducation) du *sens moral* qui donne l'impulsion ou des facultés intellectuelles qui la reçoivent et la présentent. Ou ce sont nos dispositions naturelles, ou ce sont les idées reçues de la société où nous vivons qui nous font juger une action comme bonne ou mauvaise. Dans le premier cas, c'est la *conscience naturelle*; dans le second, c'est la *conscience d'éducation*.

D'après ce qui a été dit plus haut, on voit que c'est sur le plus ou moins de développement des facultés morales que doit essentiellement reposer toute classification des natures individuelles dans les sociétés humaines. Un classement de ce genre doit en effet surtout dépendre des impulsions qui dirigent habituellement la conduite, et la valeur des moyens intellectuels et d'exécution qui sont mis en jeu par ces impulsions ne doit venir qu'en dernier lieu.

L'ensemble des dix penchants élémentaires en comprend cinq qui sont purement personnels et égoïstes, et trois qui sont pleinement sociaux. Or, suivant le genre des penchants bien tranchés qui dominent plus exclusivement la conduite ordinaire, on voit surgir naturellement la distinction vulgaire et si exacte entre les bons et les méchants, applicable et appliquée habituellement aux animaux comme aux hommes. Ces deux classes sont les seules nettement caractérisables et sont peu nombreuses en individus, sauf quelques ordres d'animaux. Dans la plupart on trouve une majorité considérable d'individus, dont la conduite flotte constamment entre les impulsions égoïstes et celle des facultés morales, sans aucune tendance à laisser beaucoup dominer l'une plutôt que l'autre de ces tendances instinctives. Dans ce nombre d'êtres intermédiaires il faut pourtant distinguer dans le genre humain surtout un troisième type qui comprend les individus qui sont dirigés surtout par les deux penchants intermédiaires aux autres: l'orgueil et la vanité, qui sont égoïstes par le but et le point de départ, mais sociaux par les moyens employés pour atteindre le but.

Nous avons déjà indiqué que les diverses fonctions cérébrales deviennent plus élevées quant au but et au résultat et moins énergiques à mesure que du cervelet on s'avance vers la partie antéro-supérieure du cerveau. C'est vers la partie moyenne et supérieure des lobes du cerveau que se trouve le siège anatomique des instincts sociaux, acquis et en continuité de tissu avec les organes intellectuels. Il existe en effet une harmonie intime entre ces deux ordres de facultés; car on remarque que les facultés morales, quand elles sont énergiques, sont bien plus propres à stimuler l'intelligence et à la diriger vers de grands résultats que les instincts personnels, même chez les animaux. Les instincts égoïstes même n'ont besoin d'aucune intelligence pour apprécier l'objet de leur inclination, mais seulement pour découvrir les moyens d'y satisfaire. Les facultés morales au contraire exigent une participation et une assistance nécessaire des facultés intellectuelles pour connaître les êtres extérieurs vers lesquels elles tendent.

§ VIII. — De l'attachement.

On ne peut douter que le penchant à l'amitié ne soit une qualité essentielle à l'homme. Il n'est personne qui, fort du témoignage de son cœur, ne rejette avec dédain l'idée abjecte que c'est le seul besoin de secours mutuels qui attache les hommes les uns aux autres; que l'état de société n'est dû qu'à l'intérêt et à l'instinct de la propagation. L'histoire ne nous offre-t-elle pas des exemples du plus noble dévouement, d'amis se livrant en otages pour leurs amis? La fidélité inviolable dans l'amitié commande quelquefois notre admiration pour les criminels même les plus dépravés. On en a vu supporter les tortures et braver la mort plutôt que de trahir la foi qu'ils avaient jurée à leurs complices.

Celui qui connaît l'amitié s'épanouit dans le monde extérieur. Il ne se sent heureux que dans un cercle d'amis, son ami est pour lui le bien suprême, il est prêt à chaque instant à tout faire, à tout sacrifier pour lui, mais il en attend les mêmes sacrifices; le bonheur de son ami est le sien propre et ses chagrins deviennent ceux de son ami; son cœur est inaccessible à l'envie, à la malignité.

Ce penchant est bien différent suivant les individus et même d'un pays à l'autre. Il est des hommes qui ne l'ont jamais éprouvé et qui trouvent mille prétextes pour excuser leur indifférence. Ainsi, il est des égoïstes pour qui leur *moi* est tout l'univers, qui appréhendent même l'union conjugale pour ne pas s'imposer quelque obligation assujettissante et préjudiciable à leur intérêt exclusif. Ce sentiment existe chez les animaux aussi bien que chez l'homme.

Le développement de cette qualité peut amener la manie; Gall et Pinel en citent des exemples. (Voir Gall, 1823, t. III : ATTACHEMENT, AMITIÉ, p. 473.)

Il est rare que cet instinct lie profondément plus de deux êtres à la fois; aussi la vie domestique lui convient mieux que toute autre; il est très développé chez un grand nombre d'animaux, davantage même que chez l'homme, et offre chez eux de grandes diversités d'un individu à l'autre et d'une espèce à l'autre. L'attachement ou amitié, d'après Gall, n'est point un sentiment fondé uniquement sur les calculs de l'intérêt ou sur des rapports dans la manière de penser et de sentir; mais il a pour point de départ une faculté ou fonction fondamentale. L'attachement, puis plus tard l'amour de la progéniture, seraient le point de départ, la cause du mariage, et non exclusivement les institutions sociales, qui ne sont venues que le formuler et le régler. Cet instinct concourt avec celui de vénération, de bonté et avec les penchants égoïstes, au résultat physiologique qui porte le nom de *sociabilité*.

§ IX. — De la vénération.

Cet instinct est essentiellement caractérisé par la soumission volontaire de quelques êtres envers d'autres. Il se rencontre chez un grand nombre d'animaux, quoique plus rarement que l'instinct précédent. Cet instinct paraît avoir été reconnu comme distinct de tout autre pour la première fois par Descartes. (*Des passions de l'âme*. Amsterdam 1649, liv. III, des passions particulières, art. CLXII. De la vénération). La vénération ou le respect, dit-il, est une inclination de l'âme, qui nous conduit non-seulement à estimer l'objet révéré, mais aussi à nous soumettre à lui avec quelque crainte pour tâcher de se le rendre favorable. Cet instinct ne s'exerce qu'envers des êtres libres de nous faire du bien ou du mal, sans que nous sachions lequel des deux elles feront; car nous avons de la sympathie et de l'attachement, plutôt qu'une simple vénération, pour celles dont nous n'attendons que du bien, et nous avons de la haine pour celles dont nous n'attendons que du mal. Si nous ne jugeons point que la cause de ce bien ou de ce mal soit libre, nous ne nous soumettons point à elle, nous ne la reconnaissons point comme chef capable de diriger nos actions. La vénération peut s'exercer sur les objets inanimés, lorsqu'ils nous rappellent les êtres que nous avons vénérés; par là comme lorsqu'il s'applique aux êtres vivants eux-mêmes, ou même à des êtres fictifs, cet instinct devient un des principaux mobiles de la sociabilité, une des principales conditions d'existence des sociétés. C'est ainsi encore,

dit Descartes, que lorsque les païens avaient de la vénération pour des bois, des fontaines ou des montagnes, ce n'était pas à proprement parler ces choses mortes qu'ils révéraient, mais les divinités qu'ils pensaient y présider. Descartes observe avec raison qu'à l'émotion qui excite la vénération se rattache le sentiment dit d'admiration et celui de dédain. La première est le plus haut degré de la vénération, s'appliquant à des êtres inanimés ou à ceux qui les ont produits, comme aussi directement à des êtres animés.

Le dédain est le contraire de la vénération, qui nous porte à considérer comme au-dessous de nous un être qui par sa nature peut cependant être capable de nous faire du bien ou du mal.

C'est l'instinct de vénération, dit Descartes, qui nous fait rendre sans répugnance tout le respect qui est dû aux hommes dans la société, chacun selon l'autorité que lui donnent les services qu'il rend aux autres et à ne mépriser rien que les vices. Les hommes qui manquent de caractère sont sujets à pécher par excès, en ce qu'ils réverent des choses qui ne sont dignes que de mépris, et quelquefois en ce qu'ils dédaignent celles qui méritent le plus d'être révérees; il n'y a aucun vice ni aucun dérèglement d'esprit dont ces hommes ne soient capables (Descartes).

Comme tous les penchants peuvent devenir la source du mal, de même le penchant le plus élevé du genre humain n'est pas exempt de cet inconvénient. Dans tous les états on voit des hommes qui se croient beaucoup plus obligés de remplir scrupuleusement les devoirs qu'ils s'imposent envers les idoles de leur imagination que de remplir les devoirs d'une pure morale. Il en coûte bien plus d'être vertueux que dévot.

Ce penchant peut aussi dégénérer en manie. Rien n'est plus ordinaire dans les hospices que des cas d'une aliénation produite par une dévotion trop exaltée, des scrupules portés à un excès destructeur, ou des terreurs religieuses. Gall cite plusieurs exemples de cette manie.

§ X. — De la bonté, sympathie ou humanité.

Si les souffrances de nos semblables excitaient en nous de l'aver-sion, la première chose que nous ferions, à l'aspect d'un malheureux, serait de l'éloigner de nous au lieu de courir à son secours. Ce sentiment de bonté est donc le lien de la société humaine. Dans chaque famille on trouve toujours quelques individus qui se distinguent par leur bonté, tandis que d'autres sont remarquables par leur méchanceté et leur indifférence aux maux de leurs semblables. L'homme est plus naturellement bon, juste et bienveillant que

méchant et injuste, surtout quand il est calme. On remarque aussi que les gens de mœurs simples, le peuple, le paysan, sont très bienfaisants. C'est ce penchant à la bonté qui porte les hommes à prendre des mesures pour soulager l'indigence et la misère, et qui institue ces vastes établissements hospitaliers où le pauvre trouve un asile. Quand ce besoin est peu développé, l'homme devient méchant, cruel, et, si le pouvoir tombe entre ses mains, il n'est pas d'atrocités dont il ne se rende coupable. (Voir Gall, *Ibid.*, 4823, t. V, BONTÉ, 254.)

La bonté ne se manifeste pas seulement par une inclination à fournir aux autres ce qui est nécessaire à la satisfaction de leurs besoins. Ainsi que le remarque Cabanis (qui désigne cette faculté sous le nom de *sympathie morale*), elle consiste aussi dans la faculté de partager les affections des autres; dans le désir de leur faire partager ses propres idées et ses affections, dans le besoin d'agir sur leurs déterminations volontaires. Sous ce point de vue les tendances sympathiques sont déjà bien loin des instincts égoïstes primitifs, sans la satisfaction préalable desquels pourtant elles ne peuvent s'exercer. La grande difficulté d'en rapporter les effets à leur véritable cause a pu faire penser que des facultés inconnues étaient nécessaires pour faire concevoir de tels phénomènes (Cabanis).

Sitôt qu'on observe ou même qu'on imagine un être, on lui prête nécessairement des perceptions, des jugements, des désirs et l'on cherche à les deviner. Sitôt qu'on les a reconnus, ou qu'on se le persuade, on veut y prendre part.

La sympathie morale exerce son action par les regards, par la physionomie, par les mouvements extérieurs, par le langage articulé, par tous les signes en un mot. Nul instinct ne stimule plus que celui-là l'esprit de communication sous ses différentes formes; aussi les personnes chez lesquelles cet instinct est le plus développé sont-elles en même temps celles qui tracent ou reproduisent avec le plus de force et de talent la peinture des passions. Car en effet lorsqu'on s'associe aux affections morales d'un homme on répète au moins sommairement les opérations cérébrales qui leur ont donné naissance (Cabanis).

CHAPITRE II.

DES FACULTÉS INTELLECTUELLES OU DE L'ESPRIT.

Définition. — On donne le nom de *facultés intellectuelles* à ces modes d'activité cérébrale ou de la pensée qui ont pour résultat